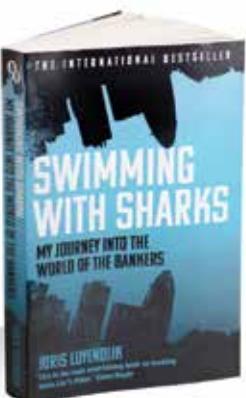


Les dents de la finance



Joris Luyendijk

Swimming with Sharks

My Journey into the World of the Bankers

Guardian Faber, London, 2015, 288 pages, 12,99 livres (broché).

La réalité est complexe et peut être difficile à appréhender pour l'esprit humain. Tout événement appelle une explication, une cause première. L'origine d'un tremblement de terre ou de toute catastrophe naturelle est, à un certain niveau, facile à concevoir : c'est la fatalité. La main de l'homme n'y est pour rien. Les événements sociaux ou économiques, par contre, sont souvent plus difficiles à comprendre ou à accepter. Ils n'arrivent pas spontanément. Le cerveau humain a besoin de trouver une cause à chaque effet, d'où sa préférence pour les théories de la conspiration : l'atterrissement sur la lune ne serait qu'une mystification ; le réchauffement climatique serait une invention des gauchistes ; la crise financière de 2008–2009 aurait été provoquée par une collusion entre des banquiers cupides et sans scrupules.

Comment un journaliste d'investigation peut-il dépasser les explications simplistes ? Rester humble, commencer par les questions les plus élémentaires, et s'adresser à un échantillon d'intéressés le plus large possible. C'est la démarche qu'a suivie l'auteur quand en 2011, le *Guardian* l'a invité à tenir un blog pour «comprendre le secteur financier». C'est après de multiples articles et entretiens avec plus de 200 acteurs issus notamment de banques d'investissement ou

commerciales, de fonds spéculatifs et d'organes de supervision financière que *Swimming with Sharks* a pris forme. L'auteur voulait découvrir ce qui a fait dérailler le système en 2008 et comprendre si ce type de crise pourrait se répéter. Son travail emprunte aux méthodes de l'anthropologie : il a créé une taxonomie analytique et classé les personnes qu'il rencontrait en trois groupes : le front office et les traders de haut vol; le back office et le personnel de soutien; le middle office, les agents de conformité et les gestionnaires du risque. Il a étudié la manière dont les acteurs raisonnent, en lisant des mémoires et des témoignages. Il s'est immergé dans le milieu, en prenant garde de ne pas s'y dissoudre, c'est-à-dire sans laisser ses affinités, ses préjugés et ses émotions prendre le pas sur l'analyse. Tâche ardue.

La crise financière de 2008–09, conclut l'auteur, n'a pas été causée par des traits de caractère individuels — l'appât du gain, par exemple — qui sont omniprésents dans toute société humaine. Elle a résulté d'un ensemble pernicieux de dynamiques incitatives, sur fond de culture à dominance masculine, animée par la concurrence et où l'échec (ou ce qui apparaît comme tel) est sanctionné sans délai. L'absence de sécurité de l'emploi a érodé l'attachement des travailleurs du secteur financier à leur employeur, ce qui a pu favoriser la prise de risques excessifs. Le modèle de gouvernance investisseur-propriétaire, très répandu parmi les grands établissements financiers jusqu'aux années 80, a fait place à un modèle aux capitaux ouverts où les actionnaires ne sont guère en mesure de contrôler la prise de risque et où il est plus tentant de faire des paris hasardeux. Des structures financières très grandes et complexes ont créé des établissements «trop gros pour tomber» qui n'internalisent pas les risques qu'ils prennent pour la société.

L'ouvrage regorge d'éléments factuels pertinents qui déboulonnent certaines idées reçues. Les pare-feux dressés au sein des banques d'investissement entre les services qui concoctent de nouveaux produits financiers, ceux qui les échangent sur les marchés et les

analystes qui conseillent les clients sur la qualité de ces actifs n'ont pas été efficaces. Quant aux agences de notation, le fait que leur rémunération provient des propriétaires des actifs qu'elles notent n'est probablement pas étranger à leur complaisance pour les risques liés aux produits dérivés complexes. Ces lignes Maginot érigées au sein de la plupart des établissements financiers sont à peu près aussi crédibles que le serait l'indépendance du *Guardian* s'il était racheté par un parti politique. Pour que puissent s'exercer pleinement ces dynamiques perverses, il a fallu (en plus de cantonner les organes de contrôle et le middle office à un rôle purement symbolique alors même que les produits financiers montaient en complexité) qu'un certain esprit domine dans le secteur («Allez-y à fond, et surtout aucun signe de faiblesse»), inhibant la formation d'une masse critique de lanceurs d'alerte.

L'auteur apporte un démenti convaincant aux affirmations selon lesquelles la grande crise financière de 2008–09 émanerait d'une conspiration soigneusement organisée, orchestrée par une poignée de riches banquiers. Toutefois, il n'épargne pas une sous-catégorie de calculateurs qu'il appelle les «poissons froids». Après une plongée dans la City de Londres, l'horizon est sombre : rien n'a changé. Cette culture ultracompréitive, faisant peu de cas de la gestion des risques, avec notamment un middle office démoralisé, ce culte des supertraders, ces institutions trop grosses pour tomber, tous ces ingrédients qui ont permis la grande crise financière, sont encore là. Le livre s'achève sur l'image d'un cockpit vide qui ne laisse aucune illusion sur la probabilité d'une nouvelle crise. Tous les changements apportés à la réglementation et au contrôle évoquent une distribution de casques de vélo pour protéger les passagers d'un avion en pleine accélération. Quand viendra la chute, la ruée vers les quelques parachutes disponibles sera intense.

Marcello Estevão
Chef de division adjoint, Département Hémisphère occidental du FMI